



plateau vide le contenu d'une petite bourse qu'elle avait à sa ceinture. Marouf, voyant cette bourse, la jugea si menue qu'il ne pût s'empêcher d'avoir un mouvement d'humeur.

—Voici, se dit-il, pour beaucoup de mal, très peu de bien, et la vie, certainement, ne vaudrait pas la peine de vivre, si Mahomet n'avait pris soin de nous décrire les délices du Paradis qui doivent récompenser notre résignation.

Toutefois, il reprit quelque vaillance en constatant la manière prodigieuse dont la bourse en usait. Car elle était fée, comme l'aimable dame qui la possédait et elle répandit une si grande quantité de sequins que le gros poids en fut soulevé et que les deux plateaux ne tardèrent point à se trouver également chargés.

La fée borna ses libéralités à ce résultat, et raccrocha la bourse à sa ceinture.

—Marouf, dit-elle, estime-toi désormais un homme heureux puisque, par ma vertu, les joies et les chagrins te sont également départis. Mais garde-toi de toucher à ces sequins, lesquels, ainsi que je te l'ai dit, représentent ta part de bonheur. Si jamais le plateau néfaste l'emportait sur le plateau favorable, tu deviendrais derechef la proie de l'adversité. Ayant dit, elle frappa dans ses mains. Son corps, plein d'agréments austères, reprenant son apparence fumeuse, disparut par la lucarne. De cette apparition merveilleuse il ne demeura qu'un rayon de lune caressant et laiteux.

Marouf, resté seul, ne manqua point de méditer sur cette étrange aventure par où il se voyait possesseur d'une quantité considérable de sequins auxquels il lui était interdit de toucher. Mais comme il était pourvu de quelque philosophie, il sentit bien qu'il se trouvait en présence de choses surnaturelles dont le sens devait échapper à son faible entendement, et prenant le sage parti de ne s'y pas appesantir, il se coucha pour goûter les bienfaits du sommeil. A son réveil, il apprit que le vaisseau chargé de farine qu'il croyait perdu entrât sans dommage dans le port de Bagdad.

Marouf rendit grâce à Dieu, à la fée Zelmaïde, et il ne faillit point de courir sur les bords du Tigre pour y exprimer sa gratitude en bénédictions ingénieusement variées. Après quoi, par mesure de précaution, il entoura ses balances merveilleuses d'une cloison de bonnes planches afin que nul ne fût tenté de s'en approcher.

Et Marouf reprit les occupations de son commerce avec tant de prospérité que les filles du voisinage, en quête d'un époux qui leur procurât, en échange de leur tendresse, une existence facile et aisée, remarquant l'heureux état de ses affaires, souhaitèrent de partager son destin et le favorisèrent d'oeillades langoureuses.

Marouf, qui était un homme honnête et bien appris, fort embarrassé au milieu de toutes ces grâces égales, craignant que son choix ne fit des jalouses et n'affligeât celles d'entre les filles sur lesquelles il ne tomberait point, restait célibataire, et il ne s'en trouvait pas plus mal. Mais, un jour qu'il errait dans la campagne, il aperçut une fille de corps menu et frêle qui, prosternée au bord d'une source, paraissait vouloir y étancher sa soif, à même la nappe des eaux. S'étant approché, il appréhenda que la fille ne chût dans la source et, tirant de sa ceinture une coquille de la nacre la plus fine, il l'offrit en disant avec toute la politesse dont il disposait :

—Madame, la posture où vous vous trouvez n'est rien moins que commode, et vous auriez plus d'agrément à vous désaltérer si vous usiez de la coupe que voici.

En entendant ce discours, la fille leva son visage, et Marouf fut si vivement frappé de l'éclat de cette beauté qu'il pensa laisser tomber sa coquille de nacre. La fille ne fut pas sans remarquer le désordre où elle avait mis ce grand garçon, et elle ne put s'empêcher de lui découvrir du mérite.

—Je n'ai que faire, monsieur, répondit-elle d'une voix aussi douce que son regard je n'ai que faire de votre coquille, car, telle que vous m'avez surprise au bord de cette source, je n'étais pas occupée à étancher ma soif, mais bien à me mirer.

Marouf répliqua que la fille avait beaucoup d'excellentes raisons de se plaire à se mirer, car il n'avait jamais vu de beauté qui approchât de celle de l'objet délicieux qui se tenait devant lui. Il ajouta quelques autres propos pour s'éclaircir de la qualité de la belle inconnue, et celle-ci montra beaucoup de bonne grâce à satisfaire sa curiosité. Marouf apprit que cette aimable personne se nommait Amine et qu'elle faisait l'ornement d'une caravane qui descendait d'Edesse vers la mer.

—Mais, ajouta-t-elle, j'avais conçu une grande lassitude à cheminer de la

sorte et, jugeant que Bagdad présentait toutes sortes d'amusements et de richesses propres à contenter une fille de bon goût, j'ai laissé la caravane poursuivre son chemin. Par malheur, j'ai perdu mon miroir en sautant de mon chameau et je ne me serais pas consolée de cette infortune si je n'eusse rencontré cette source limpide où j'ai pu réjouir mes yeux à en contempler le reflet.

Cependant, Marouf sentait tout à coup battre en lui un cœur de père et il se disait qu'il serait bien heureux si les filles qui naîtraient de lui pouvaient un jour ressembler à cette personne parfaitement pourvue de charme et de beauté.

Il dit, tout pénétré d'admiration :

—Madame, même pour jouir de votre propre reflet, le miroir de la source vous contraind à une attitude incommode. Si vous daigniez vous approcher de mon indigne personne, vous trouveriez dans mes yeux deux miroirs fidèles et reconnaissants où vous contempleriez votre incomparable beauté concurremment avec l'amour incomparable qu'elle a su inspirer à mon cœur.

Elle fit comme il l'en priait, et, Marouf lui ayant exposé l'heureux train de ses affaires, elle consentit volontiers à devenir sa femme.

Après des noces plaisantes et magnifiques, Marouf reprit les occupations de



son commerce, ne cessant de bénir le destin et de lui marquer sa gratitude par l'agrément qu'il procurait à sa tendre compagne. Mais, comme la nuit succède au jour, le sort changea de conduite, et, quoi qu'il entreprit, Marouf se vit constamment poursuivi par l'insuccès. Alors, il songea à consulter les balances merveilleuses qu'il avait complètement négligées tant l'amour qu'il portait à sa femme lui laissait peu de loisirs. En approchant de la cloison dont il avait protégé les balances, il fut grandement surpris de voir qu'une des planches avait été soulevée, mais sa surprise fit place à la plus vive douleur quand il aperçut le plateau funeste gisant à terre et le plateau favorable, démuné de ses sequins, remonté vers le plafond.

A cette vue, il se souvint des paroles de la fée Zelmaïde, et, ne doutant point qu'il ne fût désormais condamné à la pire adversité, il jeta son bonnet et commença de s'arracher des mèches de cheveux en gémissant des imprécations lamentables.

Attirée par le bruit, Amine ne tarda pas à se montrer. Informée de la cause qui faisait gémir son époux, elle se répandit en larmes à son tour, disant que la

